Travaux du 19ème CIL | 19th ICL papers

Congrès International des Linguistes, Genève 20-27 Juillet 2013
International Congress of Linguists, Geneva 20-27 July 2013

19 ICL
19th International Congress of Linguists
July 21-27 2013
Geneva - Switzerland

Antonio DOMÍNGUEZ REY

Universidad Nacional de Educacion a Distancia, Spain
adominguez@flog.uned.es

La Notion a priori de corrélation ontologique et prédicative du langage

oral presentation in session: 1 Saussure and his legacy (Frederick Newmeyer)

Published and distributed by: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Rue de Candolle 2, CH-1205 Genève, Switzerland
Editor: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Switzerland
ISBN:978-2-8399-1580-9

La Notion *a priori* de corrélation ontologique et prédicative du langage

Antonio Domínguez Rey

Quand nous voulons connaître scientifiquement le langage, ce que nous trouvons est un objet très spécial, spécifique. Il n'existe pas parmi les choses qui nous entourent. Il n'est pas une table, un livre, l'oiseau qui vole, la boutique qui est à côté. Nous nous trouvons néanmoins avec lui sans sortir de chez nous. C'est en nous mêmes. Quand nous disons, *n'oubliez pas la clé en sortant*, celui qui nous écoute comprend juste l'objet "clé", les actions de "ne pas oublier", la référence pronominale "vous", "le moment précis d'effectuer la sortie". Ce sont des actions qui se projettent comme des actes mentaux. L'ensemble constitue au même temps une autre action, ce que nous nommons une phrase, un énoncé verbal. Le langage se montre enjambé, avec ses unités encastrées, les unes superposées aux autres.

Nous nous sommes rencontrés avec un objet très complexe. Il est en nous et il sort de nous en disant quelque chose. Il est reçu et compris par d'autres personnes qui l'écoutent. Dedans et dehors. En nous et en d´autres. Ici et là, entre les choses, mais sans en être une lui-même. Il est un objet. La différence entre la chose table et l'objet table est une relation qu'on dit objective. C'est la reconnaissance de ceci que je perçois comme chose-table, quelque chose qui peut être cette chose-là, pas la même, mais non plus tout à fait différente. Cette relation mentale entre des choses est une relation objective. Il y a au moins A, B et la transition A : B, si courte soit elle.

Le langage est un objet très spécifique de la connaissance. Il contient tous les éléments de celle-ci: sensation, perception, intuition, concept, jugement (proposition), raison (argument). Il y a évidemment une différence très importante entre le moment, par exemple, perceptif de la connaissance et la perception incluse dans le langage. Dans le premier cas c'est une idée, dans le deuxième, un signifié, ou bien une idée-signifiée, ou encore un signifié à la place d'une idée. Nous connaissons tout ça après une très longue tradition philosophique qui s'est spécifiée avec Bréal et Saussure comme domaine pertinent d'une nouvelle science, la Science du Langage, dite Linguistique.

Ce que nous avons au dedans et que nous disons aux autres ce n'est pas nous qui l'avons inventé, bien que ce soit nous qui le produisons à nouveau. Nous l'avons reçu,

acquis. Il habite en nous. C'est le caractère *langue* du langage, le lien social de la signification, nous dit Saussure. Entre l'acte de recevoir quelque chose et celui de la reproduire en en faisant cadeau à celui qui nous l'a fournie il se passe quelque chose de décisif. Nous refaisons la forme de production avec les moyens qui sont les nôtres. Pourvu qu'on nous comprenne et que nous comprenions ceux qui nous parlent, on en déduit qu'il y a quelque forme de production en commun. Tant avec l'haleine qu'avec l'intelligence nous avons quelque chose de commun qui nous dépasse en forme de langage.

La neurologie dit aujourd'hui qu'il y a une sorte de cellules miroirs qui activent dans le cerveau la fonction d´imitation des actions des autres. Aristote avait déjà supposé une fonction semblable de l'intelligence. Or le fait de refléter une image physique moyennant une série d'actions et de réactions cellulaires à toute vitesse synaptique et celui d´en produire une forme de connaissance en disant quelque chose ne peuvent se réduire à une mécanique simple. L'acte langagier, phonique, est composé d'autres actes, tous coordonnés pour la seule fonction de se comprendre en s'entendant. Et il ne s´agit pas seulement de l'association du concept à l'image acoustique dans "le circuit de la parole" dont nous parle Saussure,[1] qu´il soit de la part du sujet parlant ou de celui qui écoute. Parmi les deux sujets de l'acte langage s'effectue une interrelation qui comporte une raison commune d'intentions et d'actes pas tout à fait identiques, ni entièrement semblables dans l'émetteur et le récepteur.

Le linguiste galicien Ángel Amor Ruibal distingue dans l'un et l'autre, l'émetteur et le récepteur, les corrélations suivantes en faisant attention à ce qui est inclus dans l'acte de compréhension langagière. Nous résumons en structurant les relations des actes correspondantes et en rappelant le cadre linguistique de Saussure, sans y considérer les implications très différentes qu'il y a entre le signe linguistique structuré par Saussure et la structure qu'en fait Amor Ruibal treize ou quatorze années avant lui.

Émetteur	Raison commune des Intentions	Récepteur

[1] Saussure, F. de, *Cours de Linguistique Générale*, édition critique préparée par Tulio de Mauro, Payot, Paris, 1983, pp. 27-28.

entendre l'objet	raison intellective et compréhensive	entendre le signifié du mot
entendre le mot	Idem	connaître la relation <<idéal-réal>> comprise dans l'intention du sujet parlant
Connaître le lien entre l'entendement et le mot	cognitive-linguistique	Connaître la relation mot-chose
Connaître le lien entre le mot et la chose	idem	Il ne lui faut pas la connaissance préalable de la chose

Dans la locution, les actes d'entendement, de compréhension et de langage, s'entrelacent et se superposent en y déterminant une unité de fonctionnement que nous pouvons dénommer homéostatique, c'est-à-dire, la constance de paramètres biologiques que les organismes vivants tendent à maintenir par rapport aux modifications du milieu extérieur.

En entendant ce qu'un homme dit, s'éveillent dans le sujet parlant <<les principes qu'il a, et avec eux on apprend scientifiquement le travail qu'un autre homme a fait premièrement>>.[2] On fait un effort laborieux autour d´un compromis réel d'apprentissage. On produit le langage en l'apprenant. C'est pour ça que l'acte de locution est en même temps actif et passif. Le langage est dans l'esprit un effet d'action qui, reçu, réagit en cherchant autre chose. On peut comprendre ou pas, mais on cherche si on arrive ou non à comprendre. Ce phénomène de recherche est primordial. L'*exécution* que Saussure prévoit active dans la relation du concept avec l'image acoustique (c → i) et réceptive dans celle de l'image avec le concept (i → c)[3] part d'une recherche préalable, que ce soit une intention ou même la tension que tout acte de sensation, ainsi que de perception et de connaissance, a dans son propre procès.

[2] Amor Ruibal, Á., *Los Problemas Fundamentales de la Filología Comparada. Su Historia, su Naturaleza y sus Diversas Relaciones Científicas*, Segunda Parte, Fernando Fé, Madrid, 1904-1905 (Imprenta y Encuadernación de la Universidad Pontificia, Santiago, 1905, p. 334). Édition fac-similé, Consello da Cultura Galega, Santiago de Compostela, 2005. (Nous citerons cette oeuvre comme PFFC, II).
[3] Saussure, F. de, *Cours de Linguistique Générale*, op. cit, p. 29.

Le mouvement d'acquisition du langage nous inscrit dans un monde préalablement conçu et travaillé. L'interlocution y fonctionne à son insu comme activité solidaire de connaissance. Nous nous en rendons de compte après que nous nous soyons appropriés du langage dans la fonction sociale de la « parole enseignante », dit Amor Ruibal. Et avec le *dit* dans l'acte de *dire* s'éveille dans le sujet parlant la « puissance active » qui lui donne la faculté de parler, ayant donné par avance à d'autres sujets la puissance d'entendre et d'articuler des mots semblables. L'acte de locution nous révèle la puissance de compréhension nommée langage et le principe phénoménologique d'intersubjectivité.

Nous pouvons dire alors que l'analyse de la parole nous découvre aussi un fondement de corrélation *a priori* de l'entendement et la réalité, ou si on le préfère, le fondement d'objectivité dans le milieu social où on le produit. Ce qu'on a (re)présenté et mis mentalement dans le langage promeut dans les intentions des sujets parlants une <<même valeur objective de l'idée exprimée>>. Quand le mot signifie la chose en parlant, dit encore Amor Ruibal, « elle représente en réalité l'idée>>.[4]

Les éléments qui forment le langage rendent évidentes dans sa complexité phonique tant l'unité conceptuelle que l'unité expressive :

> « En tout mot il y a *un objet*, *un concept*, l'action *psychologique de choisir* l'idée dominante parmi les quelques-unes qui se montrent à la considération dans un *objet*, et le *lien* de celle-là avec le son »[5]

Pour Amor Ruibal le lien langagier de l'idée et le son, le *signifié* et le *signifiant* pour Saussure, s'inscrit dans la relation cognitive de l'*objet* et du *concept*. C'est pour cela qu'il fait une différence entre « un objet », avec l'article indéterminé *un*, et l'*objet* général de connaissance. La production du langage est un effet de connaissance. Le lien de « l'action *psychologique*» de recherche parmi les multiples idées qui viennent à la considération intellectuelle en face de l'*objet*, se réalise, ajoute Amor Ruibal, «en conformité significative avec l'essence», c'est-à-dire, avec l'entité du monde réel conçu. Les relations objet-concept et idée-son sont des moments du processus de connaissance

---

[4] Amor Ruibal, Á., PFFC, II, p. 340.

[5] *Ibid*., "Introducción" à P(ierre) Regnaud: *Principios Generales de Lingüística Indo-Europea. Versión española, precedida de un estudio sobre la Ciencia del Lenguaje*. Tipografía Galaica, Santiago, 1900. Édition fac-similé, Consello da Cultura Galega, Santiago de Compostela, 2005, p. 58. (Nous citerons cette oeuvre comme CL).

une fois que nous sommes inscrits dans la réalité monde. Une essence donc très singulière, le point logique d'une expansion cognitive qui nous amène au langage, ou pour mieux le dire, un développement de la connaissance nommé langage. C'est ça son caractère réflexif. Le langage reflète la pensée, c'est même son reflux, un flux qui n´est pas tout à fait la pensée toute entière, mais certainement un de ses points décisifs. Cette réflexion et ce reflux ne sont pourtant pas un miroir, mais un effet de la pensée.

On dirait que la puissance comprimée entre l'objet, le concept, l'idée et la pression d'esprit ainsi produite compromet l'action sonore de la voix humaine à s'y entrelacer. Le son est compris dans le *lien* de la recherche de l'idée la plus convenable ou appropriée à un objet de la pensée dans un moment précis. Le son devient alors, selon notre interprétation dans la lignée des travaux d'Amor Ruibal, *elatus* ou *elicitus* -racine latine *lax* > *lacio*, une séduction ou magie sonore- ; une sorte d'élan, d'élévation sonore -le ton, le timbre, la tonalité-, en espagnol une *elación* (latin *elatio*), par extension significative.

Voilà à notre avis un arc de relation très important qui fait de la sonorité du monde dans la voix humaine l'épreuve de l'intersubjectivité phénoménologique. Le circuit de la voix qui sort du dedans de l'homme et y rentre à nouveau en venant cette fois-ci du monde d'où elle venait préalablement en respirant tend un arc réflexe qui compromet au même temps la voix d'autres hommes en sortant d´eux et en rentrant en nous de la même manière. Nous pouvons même toucher le dos ou la gorge de celui qui parle pendant que nous l'écoutons. Il y a *ci-là* un nouveau ressort de contact avec le monde comme il y en avait un au moment de fœtus dans le ventre maternel. Le langage est le flux sonore et le reflux de la pensée. Et cela dans l'esprit commun partagé par l'homme avec l'homme.

> *Le langage est la pensée que l'esprit parle à d'autres intelligences en leur faisant parcourir dans un moment tout un monde d'idées, et en établissant un courant vraiment merveilleux de vie psychique entre celui qui parle et ceux qui écoutent, en distribuant également les concepts qu'ils s'énoncent les uns aux autres, qu'ils soit adressé à beaucoup ou*

> *peu de ceux qui écoutent et entendent, sans d'autres limites que celles qui résultent de l'extension matérielle des sons employés*[6]

Ce courant « de vie psychique » est un nouvel objet de connaissance, le fondement du langage. Au dedans de celui-ci il y a plusieurs actes et relations psychiques et logiques. Nous avons exposé ceux et celles qui se correspondent entre l'émetteur et le récepteur. Chacun de ces actes implique aussi une série de relations entre l'objet-concept, l'idée qui en résulte, le mot et la réalité qui y est supposée perçue et signifié. Nous devons dire que Amor Ruibal distingue entre les termes de notion, concept et idée. La notion est la notice première que nous avons d'une chose, ce qui nous vient à l'esprit en connaissance d'un objet et à notre insu. Les notions sont l'impensé de la pensée et contribuent à la formation des concepts. Il y a donc une « prélation » notionnelle en toute idée et par conséquence dans tout mot. L'idée provient à son tour du concept ainsi élaboré et formé. Elle implique un jugement par comparaison entre des concepts. Sa corrélation dans le langage est le mot, lequel équivaut pourtant à un jugement, c'est-à-dire, à toute une phrase ou proposition. Un mot comprend toute une expression comprimée. Elle fait partie d'un tout qui l'englobe et l'explique.

Notre premier contact avec le langage sont les mots que nous entendons et recevons de parents ou de gens qui nous entourent. Amor Ruibal part de ce « mot enseignant », c'est-à-dire du processus de compréhension du langage de la main d'un maître. Il le place pourtant dans le circuit d'émission et de réception. L'acte émetteur du sujet parlant part de l'idée qu'il a et cherche le mot comme *moyen* apte pour sa transmission. D'ailleurs, le récepteur cherche avec son esprit, une fois reçu le mot comme *moyen* de transmission, l'idée comme objet intelligible.[7]

En considérant d'autre part la relation psychologique déjà évoquée et les premiers principes de connaissance que peu à peu s'y révèlent -identité, non contradiction, tiers exclu-, Amor Ruibal examine le mot dans l'ordre psychique en qualité d'*image* et comme *signe* dans l'ordre logique. En même temps, la relation qui

---

[6] *Ibid*, PFFC, p.
[7] *Ibid*., p. 334.

s'établit entre l'acte psychique et l'acte phonique représente pour lui la « relation la plus intime possible dans l'ordre du *signe* et la *chose signifié* ».[8]

On peut dire que le *signe* monte en relation logique vers l'entendement de par la relation intime entre l'image psychique avec l'acte de phonation, l'articulation sonore. Amor Ruibal prévoit d'avance en une certaine manière l'image que Saussure nomme quelques ans plus tard l'*image acoustique*, le *signifiant* du signe linguistique.[9]

Le signe serait alors le lien qui entraîne la relation intersubjective du mot et de l'idée comme moyen d'expression et en même temps de conception mentale en y laissant pris quelques aspects de la réalité aperçue. Amor Ruibal emprunte les notions de *energeia* et d'*ergon* à Humboldt en passant par Steinthal pour y concréter une tradition de long terme qui remonte à Platon, Aristote -l'élan phonique sémantisé-, Porphyre, Grégoire de Nysse, Saint Augustin, Thomas d'Aquin, la *vis verbi*, la mutation *in fieri* de l´acte verbal, *la potentia sermonis*, etc. Dans l'acte verbal il y a une énergie physique et psychique transformée idéalement -une idée néanmoins éprouvée ou mise à l´épreuve, signée- par le contenu de l'expression, elle-même énergie d'esprit. C'est comme ça que le mot concrétise dans son unité complexe l'aspect individuel (le caractère *energeia* du langage) et sa face sociale (le caractère *ergon*) : la langue *produite* en chacun de nous et la langue *reçue* comme « œuvre sociale ».

Conformément à cette différence intersubjective, Amor Ruibal définit le langage, dans son versant social, aspect objectif-subjectif, comme *un système de sons articulés pour la transmission de nos concepts et sensations* ; et dans son versant individuel, aspect subjectif-objectif, comme *La manifestation de concepts et de sensations moyennant des sons articulés réductibles à un système*.[10] Tout cela signifie que, eu égard du moment spécifique de la parole, nous pouvons établir un système scientifique de relations et définir à nouveau le langage comme *un symbolisme phonétique qui rend manifeste la vie psychique et ses multiples actes*. Le signe est devenu symbole en raison de l'*élation* dont nous parlions préalablement. Il dit déjà plus que ce qu'il énonce. Il contient une relation interne qui le projette au-delà d'où il vient, mais en partant du *milieu* d'où il procède. Le mot comprend toujours un *milieu*, référence objective et objectivable plus que référent concret. Amor Ruibal se rappelle

---

[8] *Ibid*., p. 335.
[9] Saussure, F. de, *Cours de Linguistique Générale*, op. cit., p. 98.
[10] Amor Ruibal, Á., PFFC, II, p. 121.

ici peut-être du processus analytique du langage de Condillac et du contexte historique d'Hippolyte Taine.

Nous avons donc un élément matériel -les sons- devenu symbolique ; un autre élément formel -les actes psychiques (la vie sensitive et intellectuelle)- et « une relation durable entre l'élément matériel et l´élément formel ». Cette relation détermine dans les sons un caractère de symbole et engage dans l'ensemble phonétique le système symbolique.[11]

La relation systématique ainsi créée entre le son et le concept ou le *son* et le *sens* n'est pas passagère ni précaire. Elle relève d'une « coordination significative de tout le langage avec des objets et des valeurs précis ». Le mot y acquiert la valeur de *signe*. Il est un point de relation entre d'autres relations et, comme ça, un symbole, le point signe de signes, pourrait-on dire en interprétant la pensée d'Amor Ruibal. Il y a donc un « plan interne » du langage. Voilà un concept linguistique qui pourrait nous amener à Chomsky avant la lettre, le langage intériorisé (I-L) et <<l'interface sémantique-conceptuelle-intentionnelle (C-I)>>, celle-ci au-dedans de la <<Logical Form>> (LF).[12] Un parcours qui fait signe en ses relations multiples. De cette valeur symbolique on déduit dans le signe une relation à la fois muable et durable, soutenue et permanente entre le son et le sens. Ces caractères font de l'articulation des sons des symboles phonétiques et donc *réductibles à un système*, une réduction ou plutôt une correspondance capable de produire « le tout du langage ».[13]

La relation stable entre le son et le sens est la raison formelle du langage. De ce point de vue, sitôt que le mot incarne un concept et que pourtant il peut être reproduit de la même manière, il a une *régularité phonétique dans son émission et sa combinaison*. Le lien matériel des éléments sonores répond alors au lien du tout *articulé* en se subordonnant en même temps *les deux liens* « à la raison formel du langage ». Cela signifie que la relation du son et du sens devient permanente sitôt que le concept est exprimé et qu'elle est donc signe concret.[14] Nous obtenons alors une typification, le

---

[11] *Ibid*., p. 122.
[12] Chomsky, N., <<On phases>>, in Robert Freidin, Carlos P. Otero, Maria Luisa Zubizarreta (eds.), *Foundational Issues in Linguistic Theory: Essays in Honor of Jean-Roger Vergnaud*, The MIT Press, Cambridge, MA, 2008, p. 136. *Cf.* Noam Chomsky, *The Minimalist Program*, The MIT Press, Cambridge, MA, London 1995, p. 2.
[13] Amor Ruibal, Á., PFFC, II, p. 123.
[14] *Ibid*., p. 124.

type phonétique caractéristique de chaque mot et le symbole des concepts. Sans lui, « l'équivalence significative serait toujours, pense Amor Ruibal, passagère et livrée à la volonté pure de l'individu, en rendant impossible tout système verbal ou langage ».[15]

Pour le linguiste galicien il y a dans toute langue un *centre génétique* du phonétisme qui lui est propre et qui est la raison de sa *continuité phonétique*, basée sur la *régularité phonétique*, ces deux phénomènes étant de plus compatibles avec l'*altération phonétique*. Cette relation durable, stable et soutenue ne suppose donc pas une stabilité phonétique pour reproduire les sons articulés, mais plutôt la continuité et les *ressemblances phonétiques* de ces derniers. Bien que durable et régulière la relation prédite est une relation de *fait*, historique, et non pas de *nature*. Le son et le sens restent donc tout à fait indépendants l'un de l'autre, mais il y a néanmoins un lien très intime entre l'*image* psychique du son et l'acte phonétique. Pourtant le mot qu'on peut imaginer primitif est « la véritable unité naturelle » du langage,[16] et non pas le mot déterminé artificiellement par l'analyse scientifique. Amor Ruibal distingue entre l'étymologie et les racines, qui sont de véritables *germes vivants* du langage,[17] pas toujours identifiés par la recherche philologique. L'étymologie est l'unité de base actuelle scientifiquement registrée et la racine constitue l'élément le plus ancien que nous pouvons entrevoir dans la constitution historique du langage.

Voilà donc des ressemblances sonores dont on se fait une relation d'équivalence phonétique ou « *raison* objective » qui exclut donc l'arbitraire[18] et qui donne une *image* psychique où se révèle, dès que nous prononçons des mots, la relation *signe* ou la relation logique du langage. Le signe est en plus le lieu où s'éveillent les premiers principes de la pensée. D'où on déduit que les principes fondamentaux de la Science du Langage sont subordonnés aux principes psychologiques et logiques, dont la variation d'esprit promeut celle du signe dans les différents types de théories linguistiques.[19]

La conséquence évidente de cette théorie est que la prédominance de niveau dans le système du langage correspond à la sémantique, qui en est la raison relationnelle. Là où il y a une relation nous avons une proportion d'éléments, qu'ils

---

[15] *Ibid*., p. 127.
[16] Ibid., p. 216.
[17] *Ibid*., CL, p. 76.
[18] *Ibid*., PFFC, II, p. 701.
[19] *Ibid*., pp. 277-278.

soient phonétiques, morpho-syntaxiques ou spécifiquement sémantiques. La relation sémantique précède celle de la syntaxe, dont provient l'analyse morphologique. Et la relation syntaxique opère quant à elle entre la racine du mot et le morphème. Elle est promue par le signifié qui informe l'étymologie en y inscrivant la relation de la pensée avec l'objet, déterminée par l'inscription du sujet parlant dans le milieu vital de sa réalité humaine. La relation de la racine avec ses morphèmes a comme fondement une comparaison,[20] donc une relation logique. Le logos est le commencement du processus langagier. Amor Ruibal conçoit aussi une morpho-syntaxe avant que Nikolai S. Troubetzkoy ne la formalise.

On constate cette prédominance du logos dès la relation la plus élémentaire de l'organisation sonore : le *type phonétique*. Cette dénomination résout, à notre avis, le problème de l'interface son-sens en y montrant la limite du système linguistique, les échanges entre la réalité conçue et la réalité exprimée. Le *type phonétique* est la première constitution significative, encore très vague, du lien entre le *son* et la *valeur* formelle qu'y s'engendre en articulant celui-ci.[21] Les expressions phonétiques sont réflexes et vu qu'elles proviennent des sensations qui se correspondent, par le son qu´ils provoquent, avec des objets, des qualités et des déterminations de ceux-là, on peut les considérer « comme des significations de l'objet ». Le *type phonétique* a donc, contre ce qu'en dit Saussure, une première valeur significative. Cette signification est « une idée commune » à toutes les expressions, mais elle a été formée en partant seulement de quelques-unes de celles-ci, moyennant « un processus naturel-rationnel ».

Dans le *type phonétique* se constitue déjà la détermination du « système morphologique scientifique ». Le type devient catégorie dés le moment qu'il y a, en considération analytique, une qualité avec le caractère de représentation universelle, mais pensée d'une manière concrète dans les objets. Une qualité universelle qui est en même moment concrète. Le *type phonétique* par excellence est la racine, qui est aussi le signe de l'objet perçu et une représentation sensible à valeur générique, encore indéterminée. Nous devons supposer alors que la relation concrète signe de la sensation sonore devient valeur significative en y déterminant l'<<idée abstraite>> qui correspond à sa catégorie. C'est ainsi que le mot acquiert haut relief significatif et constitue

[20] *Ibid*., p. 269.
[21] *Ibid*., p. 699.

« l'organe universel de toute forme de connaissance », dit Amor Ruibal en se souvenant peut-être de Platon et de Humboldt.

Le centre génétique du phonétisme est finalement le principe radical du langage. Tout mot, tout terme verbal a comme fondement une racine où l'idée se contient inscrite et un élément de relation. Nous représentons cette unité de relation sémantique et morpho-syntaxique comme T (R). La position verbale, qu´elle soit un mot en entier ou seulement une de ses composantes, la racine, dénote une *relation* qui n'appartient pas à l'idée, souligne Amor Ruibal en accord avec Raoul de la Grasserie, mais dont elle en profite, peut-on ajouter. La relation est aussi un élément intellectuel et, à notre avis, le *logos* interne, l'*energeia* que Amor Ruibal réinterprète à partir du fonds traditionnel de la philosophie -le processus *in fieri*- et la philologie spéculative, en particulier la méthode dialectique de Hegel. Il prend distance à l'égard de Humboldt parce que celui-ci identifie la faculté humaine du langage, son aptitude naturelle avec son exercice qu´est la pensée avec les mots, deux réalités différentes bien qu'elles aient le même fondement de *puissance active*. Le mot est un effet d'*actualité* qui ajoute à l'usage du son la coutume vitale et concrétise l'aptitude habituelle de l'homme, fruit de la constitution de sa propre nature. La relation homme-mot est comme celle de la puissance à l'égard de l'effet : même nature, égale catégorie et condition.[22] Attendu d'autre part que l'attribut principal de l'homme est l'intelligence, on en déduit que le mot s´actualise dans un milieu et dans des circonstances historiques. Pour Amor Ruibal la pensée et le langage sont des actes vitaux. La conclusion est évidente pour le langage. Celui-ci a une raison d'être tout à fait psycho-logique, c'est-à-dire, l'*animus* et la voix, l'air qu'on respire et on rend à nouveau au monde en forme de son structuré et enfin l'élan qui l'anime. Une raison d'esprit. Le mot est un produit naturel de la pensée. Il contient de la pensée, mais n'est pas celle-ci.

C'est bien le logos qui est au-dedans du langage. Les relations phonétique et psychologique du langage révèlent en nous une nature *apte* à s'exprimer, une *faculté* qui peut éclater en des actes qui s'y correspondent. C'est la part naturelle et nécessaire du langage, qui se concrétise pourtant en des formes déterminées, mais d'une manière non nécessaire, non arbitraire, plutôt « à l'occasion de », *occasionnée*. Néanmoins, si nous considérons la constitution primitive du langage, il y aurait eu une *raison objective*, un

[22] *Ibid*., p. 654.

fondement réel à la détermination de l'indifférence subjective que l'homme a en principe à l'égard de n'importe quelle langue concrète. Voilà le développement de la <<puissance génétique>>, qu'aujourd'hui on peut comprendre comme le fonds neurologique de la connaissance. Au commencement on aurait pu accorder les idées en équivalences phonétiques déterminées. Si on considère par contre la synthèse des racines, l'évolution que les mots ont eu historiquement, « la valeur sémantique des voix est conventionnelle ».[23] Le nom ne peut donc pas représenter avec sa forme phonétique l'individualité pleine de toute chose. Les dénominations sont alors incomplètes et inexactes, idée qu'Amor Ruibal emprunte, comme quelques autres, à Michel Bréal, mais qui provient peut-être de Gustav Gerber. Les noms ne recouvrent pas l'extension qu'ils signifient comme des catégories des êtres dénommés. Il y a un décalage entre la valeur formelle et la réalité qui lui sert de fondement objectif. C'est pour cela que tout nom vient à la fin, ou en principe, selon qu´on voit le langage comme forme formée, produite, reçue, ou en formation -genèse : *genesis geneseos*, forme classique-, un *pseudonyme* par rapport à la totalité qu'il signifie et qu'il n'arrive pas à comprendre dans son extension.

Nous touchons ici l'horizon phénoménologique de l'intention signifiante et en même temps l'espace ouvert des dénominations. C'est là la valeur tropique du langage. La linguistique se présente alors comme ouverture de réalité motivée par plusieurs facteurs dont le mot est la synthèse et l'analyse qui s'étend indéfiniment en y convoquant d'autres mots, des intuitions, des épreuves de toute visée. C'est aussi l'espace rhétorique. Voilà, pour nous, le fondement phénoménologique et prédicatif du langage, et sa découverte poétique.

C´est ainsi que Amor Ruibal élabore une méthode synthétique-historique en réfléchissant aux modes de combinaison et de dérivation de certains types de langues, comme celles qui forment leurs unités en agglutinant d´autres ou moyennant des suffixes. Les modèles sémitique et aryen, ainsi qu´hébraïque –métaphonie vocalique- donnent à penser un centre nucléaire qui peut changer sa forme en y rayant l´élément vocalique ou en y juxtaposant un morphème. Voici le principe interne génératif du langage. À la description linguistique des langues le pionnier galicien ajoute une raison théorique ou philosophique, toutes deux résumées dans la syntaxe historique.

---

[23] *Ibid.*, p. 701.

Amor Ruibal a confiance en la puissance génitoire (du génitif) de l'abstraction. Il voit dans la méthode spéculative –qui évoque la spéculation plastique de Hegel- la genèse qui travaille encore le fonds du mot. L'homme a, par quelque raison de sa nature intrinsèque, une puissance d'esprit selon laquelle il peut attacher une part à l'ensemble qui la contient ou à la catégorie qui lui donne sens. Sitôt qu'il perçoit quelque chose par ses sensations, il conçoit une entité significative qui l'explique. Voilà la puissance intrinsèque au « principe génétique de la réalisation abstractive ».[24] Dans ce principe nous voyons une préséance du « principe de pertinence abstractive » de Karl Bühler (« das Principe der abstractiven Relevanz »).[25] Le mot appartient à ce principe. L'acte nominal nomme en même temps la formalité abstraite, universelle, et l'objet concret, non pas son individualité, son être *talis* (tel). Ce rapport de quelque chose de général au concret, de l'indétermination à la détermination, et vice versa, constitue l'espace-temps caractéristique du langage. Il présuppose la relation mutuelle d'un mot à l´égard d'un autre, dont l'un joue une fonction intuitive plus concrète envers l'autre, idée qu'Amor Ruibal emprunte au linguiste espagnol Eduardo Benot et, tous deux, à Michel Bréal et celui-ci à la tradition phénoménologique d'origine kantienne. Le général concrétise le général en y introduisant un effet de signifiance intuitive, surgi, à notre avis, du syntagme ainsi formé. Voilà une autre conséquence de la relation linguistique. C'est aussi selon nous un autre trait de l'*a priori* catégoriel et ontologique de ce que nous pouvons dénommer la pensée linguistique.

Amor Ruibal conçoit finalement une « connexion de relativité naturelle »[26] (soit un rapport entre des mots, des objets et des idées), entre le langage et l'ensemble des êtres de l'univers. Avec le terme de *relativité* il pense au langage et à la physique atomique. Les racines sont « les atomes indivisibles de la langue », [27] l'idée elle-même pouvant se décomposer « en ses atomes », dit-t-il en comparant les éléments primitifs des mots.[28] Plutôt qu'un relativisme, il introduit un *relationisme* atomique, pourrait-t-on dire, des sphères notionnelles et significatives.

---

[24] *Ibid*., p. 300.
[25] Bühler, K., *Sprachtheorie*, Gustav Fischer Verlag, Stuttgart, New York, 1982, p. 44.
[26] Amor Ruibal, Á., *Cuatro Manuscritos Inéditos*, Editorial Gredos, Madrid, 1964, p. 213.
[27] Amor Ruibal, Á., PFFC, II, p. 700, note.
[28] Amor Ruibal, Á., *Cuatro Manuscritos Inéditos*, op., cit., p. 540.

Voilà un résumé très bref de l'apport de ce linguiste, philosophe et théologien galicien à la Science du Langage en profitant de cette rencontre sur l'œuvre de Ferdinand de Saussure en lien avec l'interface Langage-Connaissance.[29] Amor Ruibal fut le premier penseur à élaborer, d'une forme consciente, une théorie linguistique avant d'initier son parcours philosophique et théologique. Son œuvre linguistique attend encore l'attention critique qu'elle n'a jamais eu dans le milieu historiographique. Ses prémonitions sont encore fécondes pour la pensée linguistique, surtout en ce qui concerne la préséance prédicative et ontologique, que nous n´avons pu qu´esquisser dans cette communication. Il postule une avance prédicative sur le sujet qui reçoit, en les assujettant, les traits, comme il y a une genèse thématique préalable dans la série des traits qui conforment les relations phonétiques. Le prédicat cherche le sujet avant que celui-ci ne soit la clôture thématique de ses atributs, latences et préjugés. Amor Ruibal prévoit une grammaire textuelle dans la formation phonique du langage. Du structuralisme au cognitivisme cette grammaire continue à nous interpeller, et elle aurait aussi quelque chose à dire au sujet du réseau de réseaux. Le langage est appris, acquis, avant même que nous ne connaissions le fondement qui le travaille, le produit et le génère. Voilà un principe phénoménologique de résonances ontologiques.

[29] Nous lui avons dédié une étude dans *Conciencia, Conocimiento y Lenguaje. Ángel Amor Ruibal (1869-1930)*, UNED-Espiral Maior, Madrid, A Coruña, 2007.